

**...Lexique des termes musicaux...**

**Mässig** : Terme allemand indiquant qu'il faut adopter un tempo modéré.

**Matassin** : Danse du XVIe siècle dans laquelle le danseur vêtu en costume de guerre ou d'Arlequin exécutait des figures grotesques.

**Mattinator** : Chant du matin ou aubade d'origine italienne.

**Mazurka** : Danse paysanne polonaise qui fut introduite dans la musique de cour au XVIIe siècle. Son rythme est assez particulier : la mesure est ternaire mais les accents sont placés de façon variée. Chopin jouait ses mazurkas en appuyant sur le deuxième temps, c'est-à-dire le plus faible.

**Médiate** : Troisième note de la gamme en comptant de bas en haut : par exemple, le mi pour la gamme de do.

**Meistersinger** : Institution germanique qui fleurit aux XVe et XVIe siècles. Elle regroupait des artisans dans des écoles de chant dont les règles étaient très codifiées. Des concours étaient organisés où l'on examinait les rimes, la métrique et la poésie. Les mélodies se chantaient sans accompagnement. Leur forme était strophique et leur tonalité modale. Wagner a écrit un opéra, *Les maîtres chanteurs de Nuremberg*, où il met en scène un concours de cette époque.

**Mélisme** : Dans le plain-chant, groupe de notes chantées sur une seule syllabe. Plus tard, le terme désignera toute figure mélodique qui orne un chant.

**Mélodie** : 1) Par opposition à l'harmonie, une succession de notes possédant une forme musicale. Les lois de la mélodie ont toujours été très floues, obéissant aux goûts des différentes époques.  
2) Equivalent français du lied germanique. Les grands compositeurs de cette forme furent Berlioz, Fauré et Debussy.

**Membraphone** : Instrument de musique composé d'une membrane mise en vibration comme la timbale.

**Ménestrel** : A l'origine, personnage attaché à la cour et qui avait pour fonction non seulement de chanter mais aussi d'effectuer des missions diplomatiques. Les ménestrels occupaient une place importante dans la société du Moyen-Âge ; le célèbre Blondel de Nesle, attaché à Richard Cœur-de-Lion, en fut un exemple. Plus tard, ils s'organisèrent en corporation, à l'image des Meistersinger germaniques.

**...Ephéméride du bicentenaire...**

2 novembre 1813 : Napoléon repasse le Rhin à Mayence. Le typhus se déclare et décime notre armée.

3 novembre 1813 : Le roi du Wurtemberg se joint aux alliés par le traité de Fulda.

8 novembre 1813 : Conseil de guerre allié à Francfort. Murat offre son alliance en échange de Rome.

9 novembre 1813 : Napoléon est à Saint-Cloud.

10 novembre 1813 : Wellington attaque Soult sur la ligne de Nivelles.

11 novembre 1813 : Gouvion-Saint-Cyr capitule dans Dresde.

12 novembre 1813 : Soult se replie sur Bayonne.

29 novembre 1813 : La famine oblige Rapp à capituler dans Dantzig.

1<sup>er</sup> décembre 1813 : Caulaincourt fait savoir à Metternich que l'Empereur accepte les bases générales des pourparlers de paix.

2 décembre 1813 : Guillaume d'Orange entre à Amsterdam, salué comme prince souverain des Pays-Bas.

4 décembre 1813 : Déclaration de Francfort antidatée au 1<sup>er</sup>, dernière manœuvre machiavélique de Metternich faisant comme si Napoléon 1<sup>er</sup> avait repoussé les offres de paix. Les alliés déclarent que c'est Napoléon qui veut la guerre et que c'est à lui seul et non à la France qu'ils sont réduits à faire la guerre.

5 décembre 1813 : Dufresne capitule devant Stettin

15 décembre 1813 : Les alliés obtiennent carte blanche pour envahir la Suisse avec 200 000 hommes.

17 décembre 1813 : Napoléon met en œuvre la Garde nationale dans les places fortes.

23 décembre 1813 : Schwarzenberg entre en Alsace et marche sur Belfort.

**.....Carte postale ancienne.....**



Rédacteur en chef Campagne  
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne  
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

# La Gazette N°91

Le magazine bimestriel de  
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace  
Batterie du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la  
Garde Impériale  
et cantinière de l'Empire (1810)

**METEO**

C'est toujours l'automne et les premiers frimas vont se faire sentir et nous rappeler que l'hiver est une saison froide. Les vents dominants seront d'ouest en est comme d'habitude puisque résultant du sens de rotation de la Terre. Ceux qui viendront du nord et de l'est seront cependant plus froids car ils viennent du pôle et de la Sibérie. Concernant la météo des plages, nous n'avons aucune nouvelle de nos agents.



**HOROSCOPE**

**Scorpion** : Natifs du deuxième décan, vous devriez faire la part des choses et ne plus penser à trop vous encombrer la tête avec des riens. Vous regarderez à la télé les niaiseries abyssales habituelles.

**Sagittaire** : Mars est encore loin de votre signe et puis on s'en fout parce qu'il n'influera pas du tout sur votre mental ni votre physique d'ailleurs. Si vous êtes sur les genoux prenez donc des remontants.

**.....Le mot du secrétaire.....**

Bien chers lecteurs, L'automne se termine et bientôt, avec lui l'année 2013. Avez-vous remarqué la magnifique photo ci-dessus ? Nous la devons à Christophe, notre tambour-clairon-photographe-assesseur officiel. Moi, franchement, je la trouve sincèrement ex-tra-or-di-naire, sublime, et je pèse mes mots. Le sujet est particulièrement photogénique. Il se dégage un je ne sais quoi de mystère de ce bel Adonis. « Non, Eric, pas de munster ! De mystère ! »

Le secrétaire à plume est sorti tout droit de l'iconographie mythologique « grognardesque », une véritable créature thérianthrope, mi-homme, mi-bête, parfois tout à fait homme, souvent tout à fait bête. On se demande à qui notre philosophe à temps partiel écrit, assis sur son banc immaculé devant ce qui semble être une muraille de verdure porphyrique. Le visage marmoréen, grave et buriné, façonné par des années de rudes campagnes, dans le froid ou la chaleur, assis au fond du car pullman à Serge.

Il pourrait écrire une histoire intitulée « L'infanterie » ou, revenant d'une campagne d'Espagne, un roman dont le titre serait « L'Infante rit ! » Nous ne le saurons jamais. Alors laissons-le penser ! Comme disait Googolus Traductionem à Bertus Leclus, au IV<sup>e</sup> siècle avant JC: « Secretario nostro est pura Rodinus ». « Notre secrétaire, c'est du Rodin à l'état pur. » Un vrai bonheur à part qu'il souffre des chevilles qui ont des tendances à enfler de temps en temps.

A part ça, nous avons dans nos mémoires la splendide journée que nous avons offerte à nos épouses. Je ne voudrais pas parler par contre du soir qui fut une réelle catastrophe. Ce n'était pas de notre fait mais on ne nous y reprendra plus. Moi, le premier, j'en suis désolé pour nos chères et tendres mais hélas si nous pouvons maîtriser le temps, un planning voire un impondérable, il y a des choses qu'on ne peut prévoir. C'est ce qui fait gagner ou perdre une bataille en un quart d'heure disait l'Empereur.

Enfin, c'est l'hiver qui frappe à notre porte et 2014 le suit juste derrière. Les fumées immobiles des chaumières, haleines fiévreuses, nous annoncent qu'il est temps peut être de prendre nos quartiers jusqu'au printemps prochain.

En novembre, les 1<sup>er</sup> et 11, nous nous souviendrons du passé, de ceux qui ne sont plus et de ceux qui sont tombés. Et en décembre, nous fêterons l'avenir et l'espérance, les 6 et 25 avec Saint-Nicolas et la Nativité. Le Nouvel An viendra clore ces agapes comme un point d'orgue et nous attendrons que la nature reprenne ses droits à partir du 25 février, le jour des amoureux.

Nous, nous sommes et nous restons amoureux de nos tambours toute l'année. Nous sommes des musiciens avant toute chose. Enfin, moi, pas tout à fait. Quoique mon instrument de prédilection soit la plume et il me plaît parfois d'en jouer en fiel majeur.

### Le toutou de Bâle juillet 2013

Pour une fois, les grognards n'avaient pas trop loin à aller puisque c'est à Bâle que nous étions invités pour participer à la parade du Tatoo local, traditionnel maintenant.

Il faisait incroyablement chaud en ce début de mois de juillet. Les bergeronnettes, les hirondelles et les martinets avaient conclu la trêve de la chaleur, les cigales chantaient l'hymne au soleil et le thermomètre tutoyait allégrement les 40° Celsius. Mais nous choisîmes quand même de nous montrer en tenue impériale. Après tout, il y aurait au bas mot près de 120 000 spectateurs dans les rues. Ils n'étaient pas venus pour nous voir défiler en pyjama de quartier.

Nous avions rendez-vous à Neuve-Maison, au pays d'Alex qui fut pour l'occasion le grand organisateur de la prestation. C'était dans la salle communale, mise à notre disposition, que nous nous changeâmes.



Nous prîmes ensuite les transports en commun pendant un petit quart d'heure. Pour rejoindre le centre ville bâlois, nous troquâmes notre car de star pour un bus de la plèbe. A Bâle, nous fûmes pris en charge par un animateur qui nous emmena sur une grande place dont j'ai oublié le nom guttural. Déjà la foule envahissait les trottoirs.



Nous, nous convergions vers notre lieu de rendez-vous au travers de ruelles splendides et colorées que je découvris pour l'occasion.

A destination, déjà attendaient quelques centaines de musiciens composant des dizaines de groupes venus du monde entier. Mon dentier, d'ailleurs, et ma bouche en faisaient des ronds de chapeau tant le spectacle était haut en couleur. Les grognards et leur uniforme ne passèrent pas inaperçus au milieu de tant d'autres, surtout des britanniques. Et il faisait chaud, très chaud, mais nous

tîmes bon. Il suffisait de ne pas y penser et de boire abondamment. Pour cela, l'eau était distribuée à volonté. Gérard en ambassadeur de la batterie dispensait, ça et là, nos cartes de visite. Parleur avenant et toujours souriant, il connaît la limonade quand il s'agit de promouvoir la BGHA. Au milieu de cette foule bigarrée, quatorze heures tapantes, toutes les troupes se mirent en place comme un seul homme. Puis un ordre vint d'on ne sait où et toutes ces femmes, tous ces hommes apathiques sous la canicule de juillet commencèrent à se remuer. Quelques minutes plus tard, ce sera pour quelques kilomètres de parade que tous les musiciens s'ébranlèrent au milieu de milliers de spectateurs. « Non ! Eric, non ! Pas se branl... ! »

Les places de chacun avaient été attribuées. Nous, nous étions en huitième position, juste derrière les sapeurs-pompiers de Paris par exemple. Il ne fallut pas longtemps pour coordonner l'action de ces centaines de figurants. Ce doit être là, une émanation de la précision toute suisse, j'imagine. Puis, le coucou ayant chanté, les premières notes se firent entendre. Alain leva sa canne de tambour-major et lorsqu'il la ramena à lui, nos tambours résonnèrent d'un seul son, d'une seule cadence. Les rues suivaient aux rues et les badauds aux badauds, venus pour certains de très loin pour assister à ce véritable cortège de noces princières. Nos compatriotes se faisaient remarquer gentiment surtout après le passage des sapeurs-pompiers. Un peu de leur aura rejaillissait sur nous qui les suivions. D'autres nous lançaient joyeusement des « Fife la France ! » de circonstance. Quatorze litres d'eau plus tard, nous prîmes un peu le vert et nous nous retrouvâmes ensemble. Nous nous débraillâmes et nous mîmes à l'aise jusqu'à ce qu'Alain manda qu'un morceau soit exécuté sur la place publique.

A l'issue, nous prîmes le chemin de retour vers Village-Neuf, comme nous étions venus : en bus. Puis nous rentrâmes chez nous comme nous étions venus avec beaucoup de sueur en moins et des souvenirs en plus.

Campagne



### Belfort septembre 2013

Voilà de nombreuses semaines que nous devons nous rendre à Belfort au cœur de la vénérable citadelle pour y donner un petit concert assorti de quelques explications historico-culturelles et musicales, à l'invitation de Jérôme Marche, chargé attaché au service de conservation du patrimoine culturel. A force de feuilles de service transmises à moult reprises afin que nul n'en ignore la teneur et la teneur du service qui nous attendait, nous nous étions tous donnés rendez-vous sur la grand-place au cœur de la ville pour neuf heures trente et, vu les nombreux rappels du président, personne ne manqua sauf les absents.

Pour ma part, j'eus l'honneur d'aller chercher en son château de Weyerhoffenburg à Cernay, notre président et de chauffer sa personne jusqu'au lieu de rendez-vous. C'est un honneur que paieraient cher tous les grognards et que nous mettons parfois des années à obtenir. « Monseigneur est trop bon ! Slurp ! » Nous nous retrouvâmes donc à Belfort sur la place de la République où nous pûmes tranquillement nous changer dans un local plus que spacieux. Ensuite, deux minibus nous attendaient pour nous envoyer, troupe et matériels, sous les remparts vénérables de la citadelle où Denfert-Rochereau laissa son empreinte et Bartholdi son « lion » sans langue.

A l'intérieur de ce que j'imagine être une cour d'honneur nous donnâmes un mini concert apéritif et annonçâmes qu'un autre concert serait donné à partir de quinze heures, assorti d'une mini conférence historico-musicale.

En attendant, nous étions conviés à prendre un repas sous les voûtes de ce qui semblaient être des postes de tir d'artillerie et qui aujourd'hui servaient de restaurant.

Nous partageâmes donc d'abord un cocktail alsacien fait d'un mélange d'une liqueur noirâtre et de bière. Puis, les agapes purent commencer à l'issue desquelles nous fîmes une petite promenade digestive sur les remparts qui nous entouraient. Nous jouîmes d'une vue splendide sur Belfort et ses environs malgré le temps maussade.

Nous visitâmes également le musée d'histoire où Eric nous fit découvrir une face cachée de son talent d'orateur et d'historien. C'est que notre Eric est féru de l'histoire de sa région. Et ça se sent rien qu'à l'écouter. C'était un réel plaisir. Ensuite vint le temps de s'approprier pour entamer ce pourquoi nous étions invité. La sono était à disposition et par chance, Christelle, nous avait rejoint et pu efficacement prêter ses yeux à notre grenadier pour lui annoncer les morceaux qu'il fallait interpréter.



C'est donc devant une centaine de personnes que nous déroulâmes une partie de notre programme. Et l'intérêt fut certain à en croire toutes les questions qui nous furent posées une fois notre prestation terminée. On ne s'imagine pas ce que pouvait être la vie de nos aïeux.

Ensuite, à la demande d'un des nôtres, notre accompagnateur nous amena à l'endroit où fut prise une des plus célèbres photographies de la seconde guerre mondiale.

A elle seule, elle symbolisa la Résistance face à l'oppression. C'est celle du « Fusillé souriant ». Un moment d'émotion pour certains et de découverte pour d'autres. Identifié des dizaines d'années plus tard, ce patriote s'appelait Georges Blind, caporal-infirmier des sapeurs-pompiers de Belfort. Résistant de la première heure, il avait sauvé 21 personnes d'une mort certaine. Pas une plaque ne venait commémorer et rappeler à la multitude ne serait-ce que l'histoire de cet endroit. France ingrate !

Campagne



## .....Echo de Campagne.....

### Notre sortie privée à nous personnelle du 19/10

Alors voilà que nous y étions. Samedi 19 octobre, date fatidique s'il en est pour moi tout au moins. Il n'est pas facile d'organiser quelque chose, de l'administrer, d'essayer de tout prévoir et prier pour que tout aille bien. Samedi matin, Serge nous attendait en compagnie de sa charmante épouse dont nous fîmes la connaissance. Un peu plus tard, c'est à Riquewihr que nous nous arrê tâmes pour prendre en charge M. et Mme Jean-François, M. et Mme Philippe et M. et Mme Bertrand. Puis nous partîmes vers la Capitale de l'Europe, Strasbourg où nous allâmes à la messe à 8 heures.

Le temps était magnifique et Serge déchargea sa marchandise, nous, place du Corbeau. Ayant un peu de temps, nous nous mêlâmes aux milliers de badauds et de touristes pour flâner un peu pendant que Gérard et Bertrand s'enquirent des billets pour notre excursion au fil de l'eau et que nous avions réservée. Peu avant midi, Serge récupéra sa marchandise et nous nous dirigeâmes vers Phalsbourg vers le restaurant « Le soldat de l'An II » où nous arrivâmes à l'heure prévue et où nous étions attendus. Une superbe salle à manger, un cadre splendide et les petits plats étaient dans les grands. Nous dégustâmes un menu à faire fondre les plus difficiles et qui fit briller d'admiration les yeux de Christophe, notre cuistot-trompette-tambour, qui pleurait d'émotion rien qu'à lire la carte : « Raviole de homard aux truffes ; aigle bar et son onctueux risotto aux cèpes ; harmonie de chevreuil et de poule faisane... ». Et les vins... Toute la France était dans nos verres dont chaque gorgée ravissait nos papilles de béotien. Monsieur Schmitt, le tenancier des lieux, nous fit l'honneur d'une visite. Toujours égal à lui-même et il nous apparut comme nous l'avions quitté quelques années auparavant. Les grognards et leurs épouses étaient heureux et moi aussi.



Ensuite, puisque Phalsbourg était la ville natale du maréchal Mouton, général sous le 1<sup>er</sup> Empire, nous nous dirigeâmes vers le musée historique de Phalsbourg où un guide, passionné et passionnant, nous gratifia d'un exposé tout à fait digne d'intérêt.

La visite des collections nous plongea dans un passé révolu mais pourtant pas si lointain. Puis, Serge nous emmena de nouveau à Riquewihr pour terminer la soirée autour d'une tarte flambée.

Normalement tout aurait dû se dérouler pour le mieux dans cet endroit qui nous fit fort impression le soir du 13 juillet où nous avons été invités à boire un verre. Mais le 13 juillet, n'était pas le 19 octobre et après Austerlitz, ce fut Waterloo. Malgré trois courriels transmis par mes soins via leur site Internet et un coup de téléphone, n'ayant jamais eu aucune réponse, nous n'étions pas attendus. Bon, qu'à cela ne tienne ! La serveuse, bonne comme le pain, nous accueille, nous installe et me signale que « c'est la patronne » qui lit les mails. Ce n'est pas grave. A dix neuf heures quinze, les boissons sont commandées et nous nous apprêtons à terminer la soirée dans de bonnes conditions. La musique est désagréable, assourdissante et nous demandons par deux fois à ce qu'on veuille bien la baisser de façon à ce qu'on puisse s'entendre. Trois quarts d'heure se passent et toutes les boissons ne sont pas encore servies ni les commandes des repas prises. Nous commençons à nous énerver un peu mais faisons preuve de magnanimité à voir nos deux serveuses, derrière le bar, un peu surmenées... à servir les autres clients venus après nous. Bref ! Les commandes sont enfin prises mais alors que les premiers avaient quasiment terminé leurs « agapes », cinq n'étaient pas encore servis dont Alex et Bertrand lesquels bouillaient d'énervement. Il a fallu plus de deux heures à Alex et à Mireille pour se faire servir une malheureuse tarte flambée. Celle de Catherine dut retourner au four. Elle n'était pas cuite et elle y fut oubliée. Jean-Maurice restait calme mais je voyais gonfler en lui une poche magmatique prête à exploser. Bref, nous étions passés des sommets de cet art français que le monde entier nous envie à la plus parfaite désolation. Comme quoi, il n'y a pas loin du Capitole à la Roche tarpéienne.

Devant notre mécontentement, la fameuse patronne voulut nous acheter avec quatre bouteilles de crémant. S'en est suivi une âpre discussion et, comble, c'était nous qui étions des clients difficiles. Décidément, « la patronne » est ménopausée des bonnes manières. En attendant, on ne nous reprendra plus à venir dans cette gargote juste bonne pour les amateurs de salades en sachet, de charcuterie industrielle, de fromage de supermarché et de mauvaise foi. Ce restaurant, pose-étron de la physique culinaire, est juste bon à servir des touristes de passage qui, comme nous, ne reviendront plus. Il y a comme ça, des restaurants qui sont à la restauration ce que les films pornographiques sont au cinéma.

Campagne

## .....Echo de Campagne.....

### Erstein 2013

Le 25 août dernier, les grognards avaient rendez-vous au sud des îles Kirsch, à Erstein. La ville sucrière qui nous avait ouvert les bras, pour son traditionnel corso fleuri ou « mesti ». La météo était très incertaine et des halberdiers tombaient ça et là depuis deux jours et ce 25 août, curieusement tout autour de cette sous-préfecture. Nous n'étions pas tranquilles et nous ne devions pas être les seuls.

Nous nous sommes retrouvés salle « Herrinstein » vers onze heures et nous prîmes nos dispositions pour un repas qui nous était préparé sous les murs de la vénérable église Saint-Martin. Cette église eut l'heur de voir les généraux Leclerc et de Gaulle pour la première messe de minuit célébrée en Alsace libérée, en décembre 1944.

Aujourd'hui, le ciel était menaçant mais nous déjeunâmes dans la bonne humeur. Puis, le cœur léger et le ventre lourd, nous regagnâmes notre tanière pour commencer notre digestion dominicale d'abord et revêtir nos déguisements ensuite.



Vers 14 heures, nous commençâmes à sortir et à nous mettre en place. La foule se faisait plus compacte de minutes en minutes. Nous entendions constamment qu'il pleuvait ici ou là mais pour l'instant, à Erstein, rien. Tant mieux !



Nous nous mîmes en place dans un cortège splendidement coloré. Nous attendîmes encore quelques minutes et un mouvement ondulatoire caractéristique nous indiqua que nous allions nous ébranler rapidement. « Non, Eric, pas nous ... rapidement ! »

Et c'était parti pour deux tours de « piste » dans les rues

ersteinoises. Pour une fois, les badauds remplissaient les trottoirs pour admirer le spectacle offert. C'était réconfortant. Un moment même, nous

fûmes accostés par un sujet de gracieuse majesté qui nous fit savoir, en amateur éclairé, qu'il appartenait en Grande-Bretagne, à un régiment de reconstitueur de l'époque napoléonienne. Deux, trois mots furent échangés sur le bord de



la route, quelques photos plus tard et l'échange d'une carte de visite, nous laissâmes notre sympathique visiteur pour poursuivre notre périple.

Un peu plus tard, devant la tribune officielle, sur la place de la mairie, cernés par la foule, nous jouâmes notre rigodon suivi de l'escarmouche qui fit forte impression. Puis nous continuâmes notre chemin pour nous rendre à notre point de départ et clore cette petite journée.

Enfin, nous posâmes nos instruments dans notre vestiaire improvisé et nous nous mîmes à l'aise. C'est qu'il faut le porter notre tambour ! Nous prîmes ensuite, ensemble, un verre, somme toute, bien mérité. Nous parlions de la pluie et du beau temps, du beau temps et de la pluie.

Philippe cherchait quelque chose à manger et furetait comme un animal aux aguets, à l'arrêt, l'oreille dressée, la patte redressée, prêt à bondir et la truffe au vent dans la direction de l'odeur d'un sandwich-merguez que seul, lui, peut renifler à plusieurs kilomètres.

Vers dix-sept heures, nous levâmes le camp. Notre grenadier, venu en voisin, dut rentrer chez lui tandis que le reste de la troupe reprit le chemin du car et la direction de Bollwiller. Ce fut comme toujours une scène d'adieu déchirante. Gérard, ému, retenait ses larmes. Cynthia quant à elle, pleurait tout ce qu'elle pouvait et même Jean-Maurice laissait passer un sentiment d'émotion. Il est parfois difficile de dire adieu sans avoir subitement les yeux qui perlent mais pour éviter cette scène stupide qui nous laisse un sentiment d'abandon, on s'en va, sans se retourner pendant que le car emmène à l'horizon ses compagnons. C'est chaque fois une tragédie grecque et comme pour ajouter au drame, c'est à ce moment que les vannes célestes s'ouvrirent et déversèrent sur la plaine du Ried des trombes d'eau. Et je ne suis même pas payé pour écrire des conneries !

Campagne

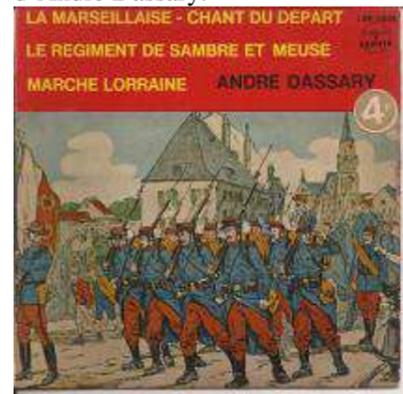
## .....Rubrique historique.....

### « Sambre et Meuse »

C'est un petit article qui me tient à cœur depuis de longs mois cette fois. Il y a fort longtemps que j'avais envie de faire un topo sur le « Sambre-et-Meuse ».

« L'armée de Sambre-et-Meuse » d'abord voulu par Carnot puis « le régiment » de Cezano chanté à la fin du siècle pour devenir une des pièces principales de notre répertoire patriotique.

Tout petit, j'étais déjà fasciné par « Sambre-et-Meuse » et à l'âge où mes copains collectionnaient les images, j'écoutais sans relâche mon premier 45 tours « Saphir » d'André Dassary.



collection personnelle

L'origine. Louvois avait créé l'armée royale. Carnot constitua l'armée nationale. L'usage voulait que le régiment porta le nom d'où il opérait comme « Royale-Picardie » ou « Auvergne ». En 1791, du fait du Ministre de la guerre Louis Marie de Narbonne-Lara dit Narbonne, on nommera les armées françaises par le nom de la zone qu'elles ont à défendre : L'armée du Nord, des Alpes ou d'Italie. Et en 1791 la France compte alors trois armées qui furent l'armée du Nord, du Centre et du Rhin.

Lorsque Carnot arriva au Comité de Salut Public, les mutations dans le commandement étaient continuelles et les généraux de plus

en plus faible. L'armée du Rhin, eut à sa tête un intérimaire qui refusait de donner des ordres ou un vieux capitaine tiré d'un dépôt dont le plan de campagne consistait à ranger les bataillons de droite à gauche par ordre de numéro (dixit Jomini).

Lazare Carnot réforme ce marasme et constitue en 1793 grâce à la levée en masse et à « l'amalgame » une armée qui aligne 200 000 hommes en février et 800 000 en décembre. Parmi les douze armées présentes en 1793, on trouvera notamment, l'armée du Nord, des Ardennes, de Moselle et du Rhin.

À l'entrée de la campagne de 1794, Carnot, décide de porter son effort en Belgique, en laissant un rideau de troupes face aux Prussiens campés à l'Est et en faisant mouvement avec l'armée de Moselle (commandée par Jourdan) sur la Sambre pour la réunir à l'armée des Ardennes.

La nouvelle armée, destinée à opérer au confluent de la Sambre et de la Meuse, prend naturellement le nom de « Sambre et Meuse » et le conserve pendant les trois ans où elle va opérer sur ce théâtre. C'est le 29 juin 1794 qu'elle voit le jour, composée de l'aile droite de l'armée du Nord, de l'armée des Ardennes et de l'aile gauche de l'armée de Moselle. Elle aura à sa tête les généraux Hoche et Jourdan et comptera dans ses rangs Kléber, Marceau, Bernadotte, Lefebvre, Soult, d'Hautpoul, Mortier, Championnet et un certain Ney que Kléber nommera adjudant-général chef d'escadron le 31 juillet 1794, après qu'il se soit distingué à Louvain. Le 15 octobre il sera nommé adjudant-général chef de brigade.



collection personnelle

Aucun ne ressemble au « général vieillard débile » de la chanson qui sera composée quatre-vingt cinq ans plus tard. Jourdan avait 32 ans en 1794.

Dans les rangs de Sambre-et-Meuse serviront d'après les états du 25 septembre 1794, 111 350 hommes répartis ainsi : 11 958 pour l'avant-garde (gal Lefebvre), 34 321 hommes formant les quatre divisions de l'aile droite (gal Scherer), 26 231 hommes au centre (gal ?), 26386 à l'aile gauche (gal Kléber) et 3239 hommes de réserve formée par la 8<sup>e</sup> division du général Dubois.

L'armée de Sambre et Meuse est à l'assaut de Charleroi, après Fleurus, progresse jusqu'au Rhin entre Bingen et Düsseldorf. Puis, elle prend ses quartiers d'hiver. Jourdan n'entreprend plus aucune opération. Le 20 avril 1795, le reste de l'armée de Moselle et l'armée du Rhin forme l'armée de Rhin-et-Moselle.

Pendant les trois campagnes suivantes, 1795, 96 et 97, elle tentera de coordonner ses opérations avec l'armée du Rhin-et-Moselle, sa voisine, en application des plans du gouvernement thermidorien et du Directoire. C'est surtout en 1796, après son deuxième franchissement du Rhin le 31 mai, que l'armée s'enfonce en Allemagne, jusqu'à la Naab. Mais là, elle se heurtera à l'archiduc Charles qui concentre ses forces contre elle.

L'archiduc ayant reçu le commandement de l'armée d'Allemagne, il se bat à Wetzlar et à Wurzburg (3 septembre 1796), refoule sur le Rhin les deux armées ; Sambre-et-Meuse (Jourdan) et Rhin-et-Moselle (Moreau).

Un tout jeune général de division, Marceau, affecté à Sambre-et-Meuse, couvre la retraite de son général en chef et repousse l'archiduc qui vient de le battre. Le 19 septembre, il arrête la marche du corps autrichien du général Hotze à Altenkirchen. Il est blessé mortellement lors d'une reconnaissance et meurt le 21 septembre 1796, à l'âge de 27 ans. C'est jour de deuil pour Sambre-et-Meuse. L'archiduc fera prodiguer en vain des soins au jeune général, estimé de ses ennemis, et l'inhumera à Coblenz au son de l'artillerie des deux armées. Puis l'archiduc s'empare de Kehl et de Huningue, sans pénétrer en Alsace pendant qu'un autre général, encore méconnu, faisait « diversion » en Italie.

Jourdan est remplacé brièvement par Beurnonville, qui sera remplacé par Hoche. Reprise en mains et remontée, l'armée de Sambre et Meuse franchit une troisième fois le Rhin, en avril 1797, et entre à Francfort le 22. Elle y apprend la signature des préliminaires de Leoben (la décision avait été prise en Italie). C'est la fin de l'armée de Sambre et Meuse dont le chef, Hoche, meurt au camp de Wetzlar le 19 septembre 1797, à... 29 ans.

Face au dangereux archiduc, le 29 septembre 1797, les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle seront amalgamées pour former l'armée d'Allemagne.

« Sambre-et-Meuse » fut également un département créé le 1<sup>er</sup> octobre 1795 dont le chef-lieu était Namur et dont le numéro fut le 97. Il cessera d'exister en 1814.

Puis le temps et les années passent. Jusqu'en 1870, la France vit sur les



collection personnelle

légendes de gloire de cette période révolutionnaire et partout, la musique militaire est omniprésente. C'est l'époque des nationalismes qui s'exacerbent. Et survient le désastre de la guerre contre la Prusse. La France est assommée par l'uppercut prussien et l'impéritie de nos généraux qui ne sont plus ceux de 93 ou de 1805. Au lendemain de Sedan, notre pays est amputé de L'Alsace et de la Moselle. L'empire n'existe plus et s'en suit une période de trouble qui verra de justesse l'avènement de la III<sup>e</sup> République. Les Français ont d'autres soucis immédiats mais les graines de la Grande Guerre sont semées dans les esprits et Moltke le pressent dès 1871.

A l'époque où n'existaient que les journaux, la musique fait partie intégrante de la vie quotidienne et la musique militaire transporte notre fierté nationale meurtrie. Le chant est un mode particulièrement important de communication au tournant du siècle. Cezano, comme des centaines d'autres chansonniers, choisit de composer un air entraînant où les paroles s'affirment sur des valeurs de l'époque. Sa pièce trouve grâce, grâce à l'essor des music-halls et des cafés-concerts de la Belle Epoque. Elle sera enseignée aux enfants des écoles dans le cadre du programme d'éducation de la III<sup>e</sup> République. Sambre-et-Meuse a également ponctué la cérémonie de dégradation de Dreyfus en 1895, un rituel destiné à purifier l'honneur de l'armée. Vingt ans plus tard, au milieu de la première guerre mondiale, le gouvernement français choisira cette même chanson pour accompagner les traîtres au peloton d'exécution. En 14, soldats et civils français avaient bruyamment entonné les martiales paroles de Cezano dans toutes les gares de France. Mais les mutins de 1917 les rejetèrent.

C'est dans cet esprit qu'en 1879, Paul Cezano écrit un chant qu'il intitule de façon restrictive « Le régiment de Sambre-et-Meuse » et que Robert Planquette mettra en musique. L'armée de Sambre-et-Meuse était la plus glorieuse avant que celle d'Italie ne lui vole la vedette. Cezano ne fait évidemment pas un récit historique de faits avérés. C'est un poète mais on retrouve une allusion à la retraite face aux Autrichiens en 1796. Une autre allusion à la fameuse déclaration de Bonaparte lorsqu'il prit le commandement de l'armée d'Italie : « Soldat vous êtes nus, mal nourris... » que l'on retrouve avec « La gloire était leur nourriture, ils étaient sans pain, sans souliers... »

Enfin, il est faux que cette armée de Sambre-et-Meuse se battit jusqu'au dernier homme lequel se suicida plutôt que de se rendre. L'auteur est un poète et un chansonnier. Il allie le sens de sacrifice consentit pour la Patrie avec la geste militaire. C'est un remake de la Chanson de Roland qui n'est qu'un poème lui aussi ou un clin d'œil à Camerone.

Campagne

(Sources : Collection personnelle – Les guerres de la Révolution – Jomini ; Almanach de la Révolution – J. Massin)